

*Sans valeur marchande*

MICHEL BOUNAN

*Sans valeur marchande*

Suivi de  
*Remarques sur l'écologie marchande*



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2001

“Il ne sera pas dit qu’une mort honorable  
ait terminé la vie de celles qui versaient  
l’opprobre sur ma mère et sur ma propre tête.”  
*Odyssée*, chant XXII

## I. LE RÊVE D'UN EFFONDREMENT

DIVERSES protestations se font entendre depuis quelques années, venues de gens et de milieux fort variés, à propos d'affligeantes nouveautés survenues presque simultanément dans nos sociétés modernes.

Certains s'inquiètent, par exemple, des effets dommageables sur notre environnement vivant des plus notables exploits chimiques, biologiques et nucléaires de notre science actuelle. Ils leur attribuent la paternité de multiples perturbations climatiques, de bouleversements écologiques irréversibles et surtout de plusieurs maladies extrêmement redoutables.

D'autres s'offensent de la présence, de plus en plus visible dans nos villes, de ceux qu'on appelle les nouveaux pauvres, ainsi que du développement considérable, à l'échelle mondiale, des mégapoles de la misère et de la vie de cloporte qu'y mènent leurs occupants. Ils s'épouvantent d'apercevoir, au-dessus de ces cloaques, la puissance apparemment incontrôlable d'oligarchies financières armées de nouveaux moyens médiatiques et informatiques leur permettant de créer les événe-

ments dont elles ont besoin, de fabriquer les réactions publiques qui les servent et de contrôler sans partage la totalité de la vie sociale moderne.

Quelques-uns sont plus sensibles à certains comportements extraordinaires qui se sont multipliés récemment dans nos pays industrialisés. Recrudescence des suicides et des polytoxicomanies, crimes en séries et cruautés raffinées, accroissement général des maladies mentales et nouvel analphabétisme semblent en effet participer à un vent de folie qui soufflerait désormais sur cette malheureuse planète.

D'autres encore déplorent que tout soit devenu effroyablement laid, difforme et repoussant dans notre monde moderne. Des néo-banlieues aux campagnes remembrées, des parkings souterrains aux supérettes de Zup, et jusqu'à l'art contemporain lui-même, tout leur paraît participer à cette offense universelle. Ils accusent volontiers une telle laideur de ne pas être étrangère à la souffrance de leurs contemporains, peut-être même à leur folie.

La plupart de ces récriminations se juxtaposent le plus souvent sans autre lien entre elles que d'être dirigées contre l'époque actuelle. Des propos nostalgiques évoquent

parfois le temps où notre civilisation n'était pas encore parvenue à de telles extrémités, le temps des crinolines et des bus à impériales, des romans de Paul Bourget et des peintures de Béraud, sans oublier le Paris de Haussmann ou les fièvres adolescentes de Saint-Germain-des-Prés.

Quelques critiques pourtant, qui observent un assez large éventail des précédentes nouveautés, se sont intéressés à en reconnaître l'unité à travers une origine commune qu'ils nomment, avec plus ou moins d'amertume, de perspicacité ou d'élégance, l'horreur économique, le capitalisme, la société spectaculaire-marchande. Ils ont pu montrer en effet que les multiples dommages dont beaucoup se plaignent maintenant, écologico-morbides, sociopolitiques, psycho-comportementaux, et même esthétiques, résulteraient du développement autonome de l'économie marchande parvenue à son stade actuel. Ceux qui s'inquiètent ou se scandalisent de ces désastreuses nouveautés et en reconnaissent la source dans ce qu'ils appellent encore la "marchandisation du monde", attendent donc, sans déplaisir, l'effondrement du mode de civilisation qui nous y a menés. Certains prétendent même qu'un tel dénouement serait inéluctable à brève échéance. Ce qu'ils en espèrent est évidem-

ment lié à ce qu'ils sont eux-mêmes aujourd'hui, mais, de façon générale, ils en escomptent le renouveau d'activités politiques, scientifiques, artistiques, ou simplement mentales, libérées des contraintes marchandes.

Quiconque observe les principaux développements scientifiques actuels en matière d'énergie nucléaire ou de chimie industrielle, de procédés d'agriculture ou d'élevage, de défoliants ou de manipulations génétiques, et leurs effets sur notre environnement et sur nous-mêmes, remarque aisément que notre organisation marchande, pressée par la loi du profit, en est venue à se soumettre toute l'activité scientifique moderne, ses recherches et ses applications. Et les immenses dégâts écologiques ou morbides dont nous commençons à nous plaindre maintenant pourraient bien résulter, en effet, d'une telle perversion. Beaucoup de protestataires considèrent donc qu'une activité scientifique orientée différemment, et indépendamment des pressions économiques, servirait davantage au bien-être de chacun, à son confort et à sa santé, à ses plaisirs et même à ses aventures. Ils ajoutent parfois que l'essor actuel des sciences, après des siècles de progrès, rendrait enfin possible – et pour la première fois dans l'histoire – des

conditions de vie, de bonheur et de liberté tout à fait épatantes.

Il en est de même de ceux qui s'offusquent de l'uniforme laideur du monde moderne. Ils reprochent à notre mode de civilisation actuelle d'avoir réduit les "valeurs esthétiques" et l'activité artistique, comme toute autre activité humaine, à de simples marchandises, au service d'intérêts radicalement opposés à la fonction "humanisante" de l'art. Ils espèrent donc maintenant d'une prochaine faillite de cette organisation marchande une prise en compte effective de l'art dans la cité, et une reconnaissance sociale de l'artiste comme "acteur privilégié" d'un monde futur délivré de la loi du profit.

Même constat chez ceux qui s'effrayent des comportements de plus en plus répandus et de plus en plus inquiétants de nos contemporains, violence latente ou manifeste, suicides ou toxicomanies, conduites extravagantes ou délires polymorphes. On invoque généralement dans ce cas la séparation de chacun d'avec son propre effort créatif dans les sociétés marchandes où le produit du travail n'appartient plus à celui qui le tire de son activité vivante, et où la vie est désormais exclue de la vie. Une telle déchirure serait à même de susciter, selon les circonstances, diverses projec-

tions de ce conflit irréductible dans un ciel illusoire, religieux ou profane, à moins qu'une vague de violence ou de désespoir prétende en finir avec le monde entier ou avec soi-même. La perte de toute logique serait, en tout cas, le support nécessaire à l'un ou à l'autre de ces choix irrationnels. Certains estiment donc que l'écroulement de notre civilisation marchande, et du travail "aliéné" qui en est le fondement, pourrait ramener bientôt la raison dans nos vies et la paix dans nos villes ; et en finir du même coup avec toutes les religions et toutes les idéologies qui seraient, en quelque sorte, les formes institutionnalisées de l'universelle déraison.

Quant aux excessives inégalités sociales que, loin d'avoir réduites à néant selon les promesses du siècle dernier, notre époque a propagées à l'échelle de la planète, on a exposé depuis longtemps que le principe du profit, qui anime fondamentalement toute société marchande, conduit à une accumulation de plus en plus grande des richesses, et du pouvoir qu'elles confèrent, dans des mains de moins en moins nombreuses, et à un appauvrissement tel du reste du monde qu'actuellement un homme sur quatre souffre de malnutrition. Là encore, la fin de notre civilisation marchande devrait ramener un peu

plus d'équité dans les relations sociales, dans la répartition des richesses et dans les principes du gouvernement des hommes.

Toutes ces critiques et tous ces espoirs qui s'expriment publiquement à chaque pic de pollution, à chaque expulsion d'immigrés, à chaque viol d'enfant, à chaque destruction d'un vieux quartier, sont évidemment pertinentes, comme le sont, de façon plus générale et à l'échelle de la planète, les protestations contre l'actuel désastre écologico-morbide, les scandaleuses inégalités sociales, la déraison multiforme ou la laideur du monde moderne. Le rapport de causalité entre ces multiples désordres et notre civilisation semble, en outre, assez peu discutable. Et la conclusion selon laquelle cette organisation conduit à des souffrances telles que ses jours sont désormais comptés ne paraît pas extravagante.

Toutefois, la conviction de certains protestataires que sur les cendres de cet empire marchand renaîtra ce qu'ils en attendent maintenant, une science et un art libérés des contraintes économiques, un nouveau règne de la raison universelle et une véritable égalité sociale, n'est peut-être pas suffisamment fondée. Et leur empressement jubilatoire à annoncer l'écroulement de notre civilisation témoigne incontestablement d'une certaine candeur.

Le prodigieux essor des sciences et des arts depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle européen, la simple idée d'une justice sociale et la reconnaissance d'une raison universelle se sont quelque peu nourris du développement de nos sociétés marchandes. Ils lui doivent même quasiment leur existence, si l'on veut bien considérer ce qu'il en était auparavant, et plus récemment encore en dehors de l'Europe. Est-on bien assuré que ces conquêtes survivront à la destruction d'une matrice aussi généreuse? Les censeurs de notre monde moderne, qui se réjouissent d'un éventuel prochain déluge, ne risquent-ils pas d'être eux-mêmes engloutis dans le naufrage qu'ils annoncent avec tant d'allégresse? Et peut-être même de voir bientôt s'effondrer la tribune du haut de laquelle ils lancent aujourd'hui leurs anathèmes anti-marchands?

## II. LE SUJET DE LA SCIENCE

L'HISTOIRE de la science, telle qu'on la raconte dans les écoles et dans les magazines de vulgarisation, apparaît linéaire, ascendante, et jalonnée de quelques découvertes majeures qui permettent, chaque fois, de nouveaux déploiements. Cette histoire se serait construite par rejets successifs de tout ce qui est étranger à la véritable science, illusions, pratiques magiques, projections subjectives, et par séparation analytique de disciplines particulières, chacune faisant l'objet de méthodes propres.

Un tel développement aurait commencé dans l'obscurité des temps archaïques et se serait ensuite épanoui autour du bassin méditerranéen pour des raisons mal connues mais que des rationalistes ont appelées "le miracle grec". Il se serait malheureusement interrompu au cours de notre Moyen Age, pour des raisons bien connues cette fois, qui tiennent à l'irrationalisme religieux de l'époque, et aurait repris son cours ascendant à partir du *xvi<sup>e</sup>* siècle, jusqu'aux manipulations génétiques actuelles, aux Macintosh de deuxième